

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

ANIMA

Conception, réalisation
Noémie Goudal et Maëlle Poésy

REVUE DE PRESSE

CRÉATION

Du 8 au 16 juillet 2022

Festival d'Avignon

Collection Lambert

En partenariat avec

Les Rencontres d'Arles

ANIMA

Nom	Prénom	Média	Page(s)
Éric	Demey	LA TERRASSE	03
Joëlle	Gayot	TÉLÉRAMA	04
Clémentine	Mercier	LIBÉRATION	05
Olga	Bibiloni	LA PROVENCE	06
Jean-Marie	Wynants	LE SOIR	07
Brigitte	Salino	LE MONDE	09
Sophie	Bauret	VAUCLUSE MATIN	10
Marie-José	Sirach	L'HUMANITÉ	12
Anne	Diatkine	LIBÉRATION	14
Brigitte	Hernandez	L'ŒIL DE L'OLIVIER	16
Ysé	Sorel	AOC.MEDIA	21
Vincent	Bouquet	SCENEWEB.FR	28
		RFI.FR	30
Amélie	Blaustein	TOUTELACULTURE.COM	34
		MLASCENE-BLOG-THEATRE.FR	36
Matthieu	Mével	IOGAZETTE.FR	38
Enric	Dausset	THEATRAL-MAGAZINE.COM	40
Sylvia	Botella	TOUTELACULTURE.COM	41



Propos recueillis / Noémie Goudal et Maëlle Poésy

Anima

COLLECTION LAMBERT / INSTALLATION CONÇUE PAR NOÉMIE GOUDAL ET MAËLLE POÉSY

Installation immersive qui retrace l'évolution de la planète Terre depuis sa création, *Anima* propose une expérience esthétique novatrice autour de notre rapport au vivant.

En quoi consiste *Anima* ?

Noémie Goudal et Maëlle Poésy : C'est un projet que nous avons créé toutes les deux, inspiré de recherches sur la paléo-climatologie. Il s'agit de comprendre quels ont été les climats anciens, ce que la Terre a vécu pour arriver aux paysages d'aujourd'hui, de comprendre la Terre dans son histoire, hors l'être humain : une histoire de 4,5 milliards d'années.

Vous avez donc travaillé à partir de matériaux scientifiques ?

N.G. et M.P. : Nous nous sommes basées sur des recherches de scientifiques contemporains mais aussi sur des questionnements plus larges quant à notre rapport au paysage et à son mouvement. Nous avons la sensation de vivre dans un paysage fixe alors que celui-ci est en mouvement perpétuel. C'est assez fascinant de voir comment les territoires bougent tout le temps, de découvrir ces climats et conditions sans lesquelles l'Homme n'aurait pas pu vivre.

Comment allez-vous en faire un spectacle ?

N.G. et M.P. : Nous nous connaissons depuis très longtemps et avons envie de travailler à la frontière de nos pratiques. Comme Chloé Thévenin, qui s'occupe de la partie sonore, et Chloé Moglia, qui incorporera au spectacle son travail de suspension. C'est une proposition qui vise à accéder à une poétique inhabituelle, inspirée avant tout du travail de recherches photographiques de Noémie. Ce spectacle cherche à faire éprouver la sensation de la métamorphose au public et à lui faire appréhender le passage du temps long. Nous créons une installation immersive, avec de grands écrans installés en demi-cercles autour du public et un travail sonore pour favoriser l'immersion.

Aborder la question des paysages renvoie-t-il à la crise environnementale actuelle ?

N.G. et M.P. : Nous n'abordons pas les problèmes environnementaux directement mais ce travail mène forcément à ce questionnement. Les paléo-climatologues utilisent leur science pour envisager le futur. Le Sahara auparavant était vert et rempli

d'eau, puis s'est desséché. Les scientifiques se demandent quel sera son avenir. Nous ne cherchons pas à parler de l'extinction, mais à nous remettre à notre place, à repenser le paysage pour ce qu'il est. Ce qui nous plaît dans cette installation, c'est la sensation de *dézoom*, l'*overview effect* à la manière des astronautes, qui montre l'interdépendance

dans laquelle on s'inscrit, sans se considérer dans une position supérieure.

Propos recueillis par Éric Demey

Festival d'Avignon. Collection Lambert.

Du 8 au 16 juillet à 22h, relâche le 11 juillet.

Tél: 04 90 14 14 14. Durée: 1h00.



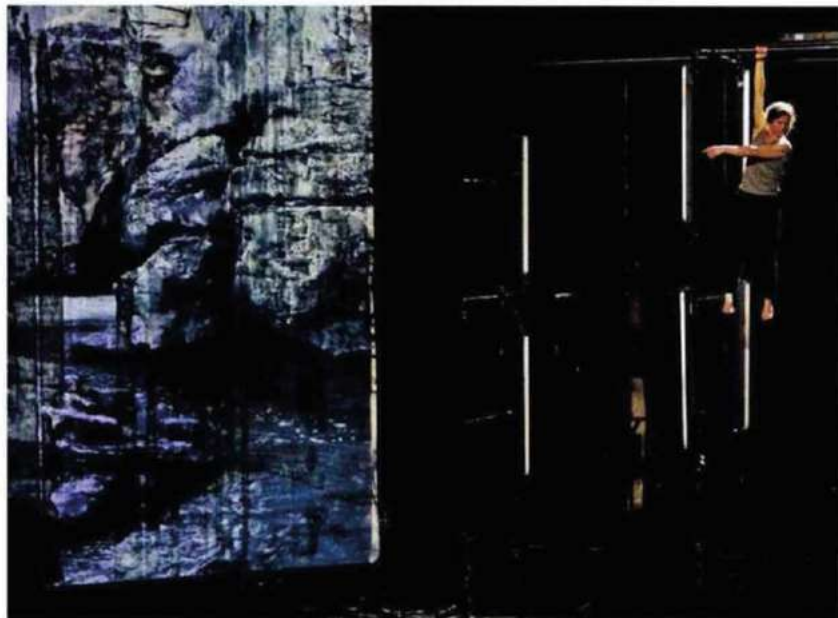
© Alexandre Guiringer et Jean-Louis Fernandez

Noémie Goudal et Maëlle Poésy ont conçu *Anima*.





FESTIVAL D'AVIGNON 2022



LE CHANT DE LA TERRE

Trois spectacles inscrits à l'échelle de la planète, qui nous rappellent à notre humaine condition.

Ci-dessus, *Anima*, de Noémie Goudal et Maëlle Poésy. En bas, *À l'orée du bois*, de Pierre-Yves Chapalain.

Tendre l'oreille, aiguïser l'œil. Cesser de se croire au centre de l'univers. Comprendre que l'homme fait partie d'un grand tout qui l'a précédé et qui lui survivra. Qu'il n'est qu'une brève séquence de l'histoire et qu'une espèce parmi des milliards d'autres. Sans se prendre pour des lanceurs d'alerte ni jouer les donneurs de leçons, trois artistes nous rappellent cet été à notre humaine condition. Ils inscrivent leurs spectacles à l'échelle de la planète, autrement dit d'un organisme vivant qui peut se passer de nous quand l'inverse n'est pas vrai. Le moment est venu d'écouter ce que nous dit la Terre depuis des temps immémoriaux. Quel est son chant ? Dans *À l'orée du bois*, une représentation itinérante qui va de village en village au cœur de la Provence, l'auteur metteur en scène Pierre-Yves Chapalain cherche à renouer « le dialogue avec la nature ».

Lucide, il affirme : « Nous n'avons pas inventé le quart de ce que cette nature a créé. » Une vérité à laquelle se confrontent les personnages de sa fiction : un couple de citadins, en quête de ruralité, bientôt soumis à un langage environnant qui se passe de mots et expédie nos modernités techniques au tapis. Pour Marie Vialle (conceptrice et interprète de *Dans ce jardin qu'on aimait*, de Pascal Quignard), tout est musique en ce bas monde, « le vent, la goutte d'eau et même les choses inanimées qui ne sont pas muettes ». Le texte est une incursion dans l'œuvre de Simeon Pease Cheney, compositeur américain et auteur de partitions de chants d'oiseaux. Avec cette mise en scène, Marie Vialle ne prétend pas plaider la cause écologique. Elle veut partager des sensations vécues : « Lorsque je prête attention, par l'écoute et le regard, à ce qui existe autour de moi, cela m'apaise, me rend présente au monde et m'installe dans une position moins égotique. » Son but n'est pas de dénoncer les dommages infligés à l'écosystème par la main brutale de l'homme mais de rappeler l'être humain à davantage d'humilité. Que pèse-t-il au regard d'une Terre vieille de trois milliards et demi d'années, dont la métamorphose permanente passionne les paléoclimatologues. L'étude par les scientifiques des climats passés nourrit une expérience hybride (*Anima*) conçue par la plasticienne Noémie Goudal et la metteuse en scène Maëlle Poésy. Le spectateur est immergé dans un dispositif musical et vidéo. À l'écran, des paysages que l'eau, l'air ou le feu détruisent puis reconstruisent dans un flux ininterrompu. En suspension, la friabilité du corps de la performeuse (Chloé Moglia). Front contre front, la nuit des temps et l'éphémère du présent. Des noces qui relativisent l'anthropocentrisme dont nous sommes promoteurs autant que prisonniers : « Nous avons grandi dans l'idée aberrante de notre puissance alors que les éléments, nous compris, sont interdépendants », constate Maëlle Poésy. « Dans *Anima*, nous tentons de mettre l'humain à sa juste place. Elle ne se situe pas au milieu. Plus on regarde le monde de loin, mieux on le comprend. » Et mieux on entend, avec limpidité, le chant de la Terre. — J. G.

Anima, conception et réalisation Noémie Goudal et Maëlle Poésy, cour Montfaucon de la collection Lambert, du 8 au 16 juillet à 22h, relâche le 11.

Dans ce jardin qu'on aimait, d'après Pascal Quignard, conception et mise en scène Marie Vialle, cloître des Célestins, du 9 au 16 juillet à 22h, relâche le 12.

À l'orée du bois, texte et mise en scène Pierre-Yves Chapalain, du 8 au 26 juillet à 20h, relâche les 10, 17 et 24 juillet. Le 18 juillet à 12h. Spectacle itinérant.



Noémie Goudal dans l'aire du temps

Contemplative et immersive, l'installation monumentale «Anima» donne de la chair aux photographies de nature de l'artiste, fascinée par l'étude des climats anciens.

Petits instants de panique au début du mois de juin... En ce week-end de la Pentecôte, Noémie Goudal et son assistante, Juliette, accordent leurs violons sur un tournage qui a lieu dans quatre jours. Dans le studio de la plasticienne, à Belleville à Paris, il faut s'entendre sur la construction d'une enfilade de photographies géantes dans laquelle plongera une caméra comme dans un mille-feuille. Tous les tirages ne sont pas prêts et il manque du papier. Car si Noémie Goudal prépare ce nouveau film pour une exposition au château d'Oiron cet été, elle peaufine aussi tous les détails de sa présence aux Rencontres d'Arles et au Festival d'Avignon, pile-poil au même moment. Début juillet, elle devra se dédoubler entre les deux villes : «*Tout arrive en même temps. Mon projet à Avignon est devenu une pièce à part entière, ce n'est plus un événement arlésien qui se déplace au Festival d'Avignon. Cela va être sport.*»

Dans la cour de la Collection Lambert, trois écrans de 6 mètres chacun dérouleront des paysages, et, au cœur de cette installation monumentale, la musculature de l'acrobate Chloé Moglia, virtuose de l'art de la suspension, défiera les lois de la gravité. Pour la première fois, Noémie Goudal insère des corps dans ses images. Présenté comme une performance, le spectacle *Anima* veut donner du souffle et une chair aux somptueuses photographies de nature de la photographe. Contemplative et immersive, cette

performance, pensée pour être jouée de nuit, est le résultat d'une collaboration avec la metteuse en scène Maëlle Poesy : «*Je suis photographe*, admet Noémie Goudal, *la question du temps et du rythme m'est inconnue. Ce projet – qui devait être à l'origine modeste – est devenu une usine à gaz car il mêle photographie, vidéo, cinéma, performance et musique. Heureux hasard, Maëlle Poesy vient d'être nommée à la direction du théâtre de Dijon, ce qui a facilité la production.*» *Anima* promet ainsi de pulser puisque Chloé Thévenin (DJ Chloé pour les clubbeurs), a composé la musique originale avec des battements cardiaques. La performance *Anima* puise dans *Post Atlantica*, son corpus d'images et de films guidé par la paléoclimatologie (l'étude des climats anciens). La photographe est fascinée par cette science, par les flores et les faunes fossiles, les forêts calcinées sous les calottes glaciaires ou les étonnants liens géologiques entre la Bretagne et le Texas... Autant d'indices qu'elle voudrait retranscrire conceptuellement dans ses images.

Voilà pourquoi dans son spectacle, la plasticienne fait se percuter le temps long de la Terre avec le temps court de l'homme, incarné à la scène par la circassienne Chloé Moglia : «*Qu'est-ce qui peut mieux incarner l'intensité du présent qu'une personne suspendue dans le vide ?*» Mais avant que le puzzle de films et de décors ne s'assemble et ne se déploie à Avignon et à Arles – la performance et l'exposition arlésienne se font



ET AUSSI

"Anima", la Nature en impression

Olga Bibiloni

On est d'abord happé par l'impressionnant dispositif, trois immenses écrans plantés dans la minéralité (ils finiront par lui répondre) de la cour Montfaucon de la Collection Lambert, à Avignon. La vidéo va nous envelopper, pour une immersion au coeur même du processus de création de *Anima*, oeuvre chorale de la comédienne, autrice et metteuse en scène Maëlle Poesy et de la photographe plasticienne Noémie Goudal. La nature présentée là, belle et fragile, est un monde de papier, d'impression, d'image, pourtant étrangement vibrant. On observe les

gestes sûrs des techniciens qui construisent, bande par bande, pièce par pièce, troncs élancés et palmes épanouies. On se laisse facilement porter par la force symbolique d'un site imaginaire mais qui renvoie aux origines du monde, lorsque le Sahara était une étendue verte. Le redeviendra-t-il sous l'effet du réchauffement climatique ? C'est ce que pensent certains scientifiques et les artistes sont allées puiser, pour donner corps à leur installation performance, dans les découvertes de James Lovelock, selon qui tout changement doit s'appréhender dans la globalité. Destruction par les flammes, reconstruction d'autre

chose, une boucle installe sa vulnérabilité, portée par des sons empruntés à la jungle, les crépitements de l'incendie, et une musique envoûtante signée Chloé Thévenin. Reste que l'arrivée de la performeuse Chloé Moglia, suspendue au cadre métallique de l'un des écrans, nous perd. Dommage.

Jusqu'au 16 juillet à 22h à la Collection Lambert à Avignon, 04 90 14 14 14 ■



« Anima » explore une terre en mutation

La photographe Noémie Goudal et la metteuse en scène Maëlle Poésy présentent une installation-performance qui nous fait éprouver le lent passage du temps.

JEAN-MARIE WYNANTS

ENVOYÉ SPÉCIAL À AVIGNON

Trois écrans géants sont dressés dans la Cour Montfaucon de la Collection Lambert, montrant chacun un paysage de palmeraie. Des paysages qui ressemblent à celui qu'on trouvait, il y a plusieurs milliers d'années, dans ce qui est aujourd'hui le désert du Sahara. Cette remontée du temps fascine la photographe Noémie Goudal qui, s'inspirant des travaux de paléoclimatologues, crée de grandes installations dans lesquelles elle nous fait ressentir les mutations de notre planète.

A l'église des Trinitaires d'Arles, dans le cadre des Rencontres de la photogra-

phie, elle présente ainsi une vaste et fascinante installation vidéo où elle fait se succéder d'innombrables couches de paysage en utilisant les techniques traditionnelles de décor de théâtre. On ne s'étonne donc pas de la retrouver également à Avignon, où elle pousse l'expérience un cran plus loin en compagnie de la metteuse en scène Maëlle Poésy.

Dans un premier temps, le spectateur découvre les paysages en question lentement transformés par une équipe de techniciens sur écran. Bientôt, ils apparaissent aussi dans la cour, en chair et en os, déplaçant des projecteurs, manipulant les écrans, activant un incroyable

système qui, en faisant dégouliner de l'eau sur un des écrans, en décolle l'image petit à petit. De l'autre côté, on voit les décors s'enflammer et brûler lentement, révélant chaque fois de nouvelles strates.

Bien sûr, les deux artistes nous parlent du changement climatique. Mais aussi et surtout du passage du temps. Quand enfin l'écran central disparaît pour dévoiler la structure métallique qui le soutenait, Chloé Moglia escalade lentement l'échafaudage. Dans une performance hallucinante, constamment en suspension, elle parvient alors à nous donner l'impression de flotter dans l'espace, observant à distance cette terre en mutation tandis qu'elle-même évolue comme en apesanteur. Un moment de grâce absolu qu'on espère retrouver sur une scène belge dans un proche avenir.

« Anima » jusqu'au 16 juillet à la Collection Lambert, www.festival-avignon.com

« Phoenix » de Noémie Goudal, jusqu'au 28 août à l'Église des Trinitaires à Arles, www.rencontres-arles.com



Dans une performance hallucinante, Chloé Moglia parvient à nous donner l'impression de flotter dans l'espace.

© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE.



CULTURE

Cueillir des instants de grâce à Avignon

« Anima » et « Dans ce jardin qu'on aimait », deux spectacles en suspension

AVIGNON - *envoyée spéciale*

Il y a un monde fou à Avignon. Dès les premiers jours, les festivaliers ont pris possession de la ville, les murs sont couverts d'affiches du « off ». L'ambiance est joyeuse, le plaisir intact, ce qui met du baume au cœur dans le contexte actuel. Dans le « in », tout est plein jusqu'au 17 juillet, et les gens sont ouverts à toutes les expériences – les marathons d'Olivier Py et de Simon Falguières ou des spectacles courts et à part, comme *Anima* à la Collection Lambert. Cette performance-installation est présentée en partenariat avec les Rencontres d'Arles, où la photographe Noémie Goudal expose ses images (*Phoenix* à l'église des Trinitaires). À Avignon, elle cosigne *Anima* avec la metteuse en scène Maëlle Poésy. On sait l'intérêt que porte Noémie Goudal à la paléoclimatologie, qui étudie les variations du climat à travers les millénaires. À la Collection Lambert, on en voit l'illustration sur trois grands écrans, où des images de palmiers et de fougères s'effritent peu à peu, rongées par le feu ou l'érosion.

Le dispositif joue avec l'illusion et la disparition d'une manière complexe et subtile. La force d'attraction est indéniable, mais on se demande où Noémie Goudal et Maëlle Poésy veulent en venir : leur démarche reste trop intellectuelle pour troubler le regard et

les sens. Jusqu'au moment où toute image disparaît d'un écran dont la structure de soutien de-

vient visible. Une jeune femme arrive alors, en jean et tee-shirt, cheveux blonds relevés. Elle monte dans la structure, s'accroche à une barre de fer. C'est Chloé Moglia, une des plus belles artistes circassiennes qui soit. À la fois aérienne et aquatique, dotée d'une grâce inouïe, elle bouge lentement, à la recherche du point d'équilibre, suspendue à ses bras. On en oublie que sa présence dans *Anima* est artificielle. La voir laisse pour longtemps un goût d'apesanteur.

À un vol de martinet de la Collection Lambert, c'est une autre forme d'apesanteur que l'on éprouve au cloître des Célestins, avec *Dans ce jardin qu'on aimait*. Texte inspiré par le roman du même nom de Pascal Quignard, mise en scène et jeu de Marie Vialle, accompagnée de Yann Boudaud. Pas sûr que le spectacle soit réussi : il lui manque un regard extérieur. Mais l'histoire du pasteur américain ornithologue et de sa fille fait entendre des chants d'oiseaux dans un jardin qui pourrait être celui du temps suspendu – comme la grâce de Marie Vialle, présente et intemporelle. ■

BRIGITTE SALINO

*Anima, jusqu'au 16 juillet.
Dans ce jardin qu'on aimait,
jusqu'au 16 juillet.*



“ANIMA”, DANS LA COUR MONTFAUCON DE LA COLLECTION LAMBERT, À 22 HEURES

« On est plus dans la performance que dans le spectacle vivant »

Maëlle Poésy, metteur en scène, et Noémie Goudal, artiste plasticienne, créent un “objet” immersif installé dans la cour Montfaucon de la Collection Lambert.

Propos recueillis par Sophie BAURET

Comment vous êtes-vous rencontrées ?

Maëlle Poésy : « Nous sommes amies depuis longtemps, nous avons eu des parcours assez croisés. Noémie est partie faire ses études au Royal College of Art en même temps que j'entrais au TNS (Théâtre national de Strasbourg). On échangeait beaucoup sur nos pratiques et on a toujours eu envie de faire quelque chose ensemble. »

Noémie Goudal : « Quand Christoph Wiesner, directeur des Rencontres d'Arles, m'a proposé de travailler en lien avec le Festival d'Avignon, j'ai tout de suite proposé la collaboration de Maëlle. »
Comment avez-vous travaillé ensemble ?

M. P. : « Cette invitation a vraiment été un déclencheur. Nous avons eu une réflexion commune à travers le travail photographique de Noémie, son travail de recherche sur la paléoclimatologie. Quelle forme lui donner pour que la métamorphose du temps, qui est au cœur de son travail, puisse être partagée par le public. On est plus proche de la performance que du spectacle vivant. Nous avons réalisé trois films et lancé une

invitation à deux autres artistes, Chloé Thévenin pour la musique électro et Chloé Moglia, une artiste suspendue qui amène à la fois beaucoup de fragilité et de force. »
N. G. : « On a sélectionné des articles qui nous intéressaient, ils traitent de la science contemporaine mais ont aussi une dimension philosophique. Je me suis intéressée à l'étude des climats anciens, l'étude du temps dans le paysage. Il est assez vertigineux de voir des géographies complètement différentes : la Bretagne était située plus proche de l'Équateur et collait au Texas. C'est un puzzle qui continue de se défaire, les scientifiques observent que le temps géologique de la terre commence à rencontrer celui de l'homme. Un problème étudié sur un million d'années peut se passer sur 10 à 20 ans. »

Que représente Avignon pour vous ?

M. P. : « Je suis très heureuse de revenir au Festival d'Avignon et de partager ce moment magique avec Noémie. C'est d'une telle force, le public est très curieux, c'est pour moi une joie. »

N. G. : « C'est un très grand honneur d'être au Festival d'Avignon et à la Collection Lambert. Ce sont des conditions

magiques pour être à la frontière de tous les mondes. »

Anima, de Noémie Goudal et Maëlle Poésy, dans la cour Montfaucon de la Collection Lambert jusqu'au samedi 16 juillet, à 22 heures. Tarifs : de 10 à 30 euros. Durée : une heure. Les réservations se font par téléphone au 04. 90. 14. 14. 14.





*Maëlle Poésy et Noémie Goudal dans
Anima. Photos : Jean-Louis Fernandez
et Alexandre Guirkingner*

■



CULTURE & SAVOIRS



Histoire sans paroles d'une planète en souffrance

PERFORMANCE Maëlle Poésy et Noémie Goudal ont imaginé *Anima*, une installation visuelle, photographique, musicale et scénique sur la métamorphose des paysages terrestres.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Le mistral est tombé. Une brise légère soulève de manière imperceptible les écrans qui forment un triptyque où sont projetés en plan fixe trois paysages d'une forêt tropicale à la végétation luxuriante. On entend quelques cris de bêtes (oiseaux, singes), le bruissement du vent dans les arbres, à moins que ce ne soit notre imagination qui provoque des hallucinations. Très vite, on est happé, hypnotisé par

les images. On est loin d'Avignon, de ce qui nous relie à Avignon, le bruit et la fureur, la chaleur accablante, la



foule, partout, qui se presse. Soudain, le silence. Plongée au cœur d'une forêt vierge qui n'a rien d'hostile. Entrelacs de troncs d'arbres exotiques, toutes les nuances de vert se déclinent à outrance. Ces palmiers-dattiers étaient là avant le commencement, avant que le désert avance. Soudain, les images vont s'animer. À l'intérieur d'elles, des techniciens tout de noir vêtus s'affairent et commencent à recoller des morceaux de cette même forêt. Illusions d'optique, enchevêtrement de ces vues qui se font et se défont sous nos yeux par bribes. Le paysage se recompose, évolue au gré des collages sauvages. Leur mission accomplie, les techniciens s'évaporent. Et la nature prend feu. En plusieurs endroits. La forêt brûle et, pour une fois, nous ne regardons pas ailleurs. Les feuilles se recroquevillent, douloureusement, se consomment lentement jusqu'à se détacher par lambeaux. Il pleut des cendres, on croirait voir des silhouettes humaines voler et tomber. Sur l'écran de droite, c'est l'eau qui va déclencher l'autre métamorphose. L'eau qui s'écoule goutte à goutte et décolle la toile jusqu'à sa destruction. Superposition d'images, l'une chassant l'autre jusqu'à parvenir à un paysage minéral, on devine un canyon, de la roche, une nature secrète, rescapée.

On admire le technicien qui manipule tout un appareillage de manettes qui évoque un métier à tisser.

On pense aux toiles de Jacques Villeglé (disparu il y a peu), à ses accumulations d'affiches lacérées qu'il récoltait dans les rues pour créer une œuvre plastique des plus singulière et innovante. Si le travail de Villeglé était urbain, celui de la photographe plasticienne Noémie Goudal et de la metteuse en scène Maëlle Poésy est organique. Il questionne les bouleversements de notre écosystème provoqués par le réchauffement climatique. Une histoire sans paroles d'une planète en souffrance. Pas de discours, pas d'injonction, encore moins de morale culpabilisatrice. *Anima* est un voyage, une traversée, au gré des pluies torrentielles, des feux de forêt, des paysages bouleversés dans leur quintessence, une adresse d'une incroyable douceur au spectateur. On éprouve dans notre chair la destruction de notre planète. C'est fascinant, jamais obscène. La beauté se niche dans ces images où des pans entiers de roche et de glace s'effondrent, sans un bruit. Les samples de Chloé Thévenin épousent les contorsions de la croûte terrestre, obsédantes, entêtantes, et grondent en sourdine, annonciateurs de tous ces mouvements telluriques.

Le geste artistique serait presque apaisant s'il n'interro-

geait pas en filigrane l'urgence. L'urgence d'agir, avant qu'il ne soit trop tard. On croise deux temporalités, deux mémoires dans cette performance. Le temps long de la Terre, née il y a quelques millions d'années, et celui des hommes, si récent et pourtant si arrogant. Alors, lorsque Chloé Moglia se suspend dans les airs, sans filet, on est subjugué par sa silhouette qui se découpe sur les murs blancs. Elle semble léviter, défie l'apesanteur, trouve refuge dans cet espace aérien. L'air, l'eau, le feu, la terre, les quatre éléments sont ainsi convoqués dans cette performance poétique qui interroge notre passé, notre présent mais aussi notre futur. C'est un spectacle en trompe-l'œil qui nous oblige à regarder la réalité en face.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 16 juillet, dans la Cour Montfaucon de la Collection Lambert. Tournée : du 6 au 14 janvier 2023 au Centre dramatique de Dijon ; les 24 et 25 février à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône ; et les 19 et 20 avril à l'Azimut (Antony - Châtenay-Malabry).

**Leur mission
accomplie,
les techniciens
s'évaporent. Et la
nature prend feu.**

CULTURE/ AVIGNON

«Anima», feux de détresse

Noémie Goudal et Maëlle Poésy montrent les ravages de l'anthropocène dans une installation qui se confond à la pluie de cendre qui tombe sur Avignon.

Se laisser plonger dans *Anima*, l'installation de Noémie Goudal et Maëlle Poésy le 14 juillet, sous une nuit grise, épaisse, enfumée, alors que l'incendie qui ravage plus d'un millier d'hectares au sud d'Avignon est à peine maîtrisé, ce n'est pas rien. Une pluie de cendres s'est abattue jusqu'au soir sur les chevelures, les vêtements, les gobelets des festivaliers, les scènes, les assiettes, les terrasses des restaurants. Des conversations, des acteurs en plein jeu, s'interrompent pour cause d'escarbilles dans l'œil. Une odeur de cramé remplit les rues, les remparts semblent protéger la ville du feu, et chacun de scruter le ciel en s'interrogeant sur son parcours, avec la sensation d'être cernés. Et nous dans la nuit, au milieu d'un gigantesque triptyque – trois panneaux de six mètres hauteurs – sur lesquels sont projetées des strates de paysages photographiés par Noémie Goudal.

Désastre. C'est une palmeraie très verte, dans une nuit très noire, les images paraissent dans un premier temps immobiles, il y a des hululements, des battements qui emportent, une musique de Chloé Thévenin, alias DJ Chloé. On peut avoir l'illusion, dans un premier temps, que la performance va calmer cette fin de journée éprouvante, les images nous regardent, le plateau est vide d'humains, on pourrait presque se laisser engloutir par leur beauté, nous endormir et d'endormissement face aux changements cli-

matiques, il sera bien question. Les paysages qu'abritent les triptyques se déploient, doucement d'abord, presque sans menace, ils vont peu à peu se métamorphoser, être lacérées, brûler, se déliter, révéler sans cesse par un jeu de profondeur de champ étonnant d'autres couches tel un immeuble éventré qui garde les traces de ses différents habitants, puis fondre sous nos yeux, disparaître, devenir pauvrement minéral, une matière grise coule sur les immenses panneaux qu'elle dissout, les affiches tombent en lambeaux. C'est à la fois le support et ce qu'elles représentent qui sont attaqués. Du panneau central ne reste plus à présent que son armature.

Une humaine pénètre dans le néant, une technicienne, croit-on, qui remet des projecteurs en place. C'est l'artiste de la suspension, Chloé Moglia, elle se déplace tel un paresseux, dans le vide, avec une lenteur extrême, elle semble ne tenir qu'à son souffle, qu'à sa force respiratoire. Elle se tient à présent d'une seule main sur la mince poignée d'acier, le corps en étoile de mer dans la nuit. Elle nous regarde. Tout, dans son regard, semble dire : Et on fait quoi maintenant ? On se laisse suspendre au désastre ? Puis ferme parfois les yeux, semble presque prendre du répit dans l'espace. Nous aussi sommes suspendus à sa concentration.

Dislocation. Hier encore, certains jugeaient qu'*Anima*, cette œuvre hybride aussi bien par son mode de production que par les disciplines qu'elle convoque, portée par quatre fem-

mes – la photographe Noémie Goudal, la musicienne DJ Chloé, l'artiste de la suspension Chloé Moglia, et la cheffe d'orchestre Maëlle Poésy –, énonçait trop littéralement la catastrophe écologique. D'autres au contraire évoquaient sa poésie, sa beauté, sa délicatesse, en évacuant tranquillement son sujet. Impossible ce soir-là, tandis que les feux ravagent l'Europe, de ne pas éprouver concrètement la symbiose entre la peinture de la dislocation du monde, les feux à l'écran, et ceux qui touchent à présent la France et l'Europe. Décidément, la destruction, l'épuisement, est bien le fil qui tisse de toutes les manières possibles la toile de cette 76^e édition du festival.

ANNE DIATKINE

ANIMA de NOÉMIE GOUDAL et MAËLLE POÉSY jusqu'au 16 juillet à la fondation Lambert, puis du 6 au 14 janvier 2023 au théâtre Dijon-Bourgogne. Tournée en cours.



Chloé Moglia en suspension. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Le duo Poésy – Goudal questionne le temps



À la collection Lambert, en collaboration avec le Festival d'Avignon et les Rencontres d'Arles, Maëlle Poésy et Noémie Goudal proposent un dispositif immersif pluridisciplinaire permettant d'appréhender, à travers les métamorphoses du paysage confronté aux éléments, la sensation physique du temps.

Comment vous êtes-vous connues ?

Maëlle Poésy : Nous nous sommes rencontrées jeunes et nous avons eu des parcours croisés : Noémie a été admise au Royal college of arts à Londres et moi au TNS à la même période. Nous sommes toujours restées liées, chacune attentive à la façon dont l'autre vivait les mêmes étapes, l'école, les premiers travaux, l'autonomie...

Pourquoi avez-vous eu envie de créer ensemble ?

Maëlle Poésy : Ce désir existait depuis longtemps. L'invitation qu'a faite **Christoph Wiesner**, le directeur des Rencontres d'Arles, à Noémie, a déclenché le processus, car il lui a aussi demandé, en plus de sa production de photographie, de penser à une autre forme, une performance.

08 juillet 2022

Noémie Goudal : Nous avons travaillé sur une installation scénique, performative et immersive plus imposante, avec trois grands écrans.

Comment le festival d'Avignon s'est-il associé à votre projet ?



Maëlle Poésy : Les directeurs des Rencontres d'Arles et d'Avignon avaient envie de créer des ponts entre leurs festivals et lorsque on a rencontré **Olivier Py**, le projet lui a plu. Il fallait trouver un lieu à Avignon qui soit adapté à cette hybridité, à cette plasticité particulière. Et la collection Lambert répond parfaitement à nos attentes.

La collection Lambert, qui est un musée, est d'une certaine façon la scène d'un théâtre ?

Maëlle Poésy : *Anima* sera joué à ciel ouvert dans la cour Montfaucon. Mais lors des tournées ce sera sur la scène d'un théâtre. Nous avons aussi créé une structure autonome qui permet de le proposer dans des lieux non théâtraux, des églises, des usines désaffectées... Pour nous la scénographie est complétée par le lieu où la performance se produit. L'espace du ciel ou des murs a son importance.

Votre démarche à l'une et à l'autre est « dans le mouvement ». Comment avez-vous construit ce travail ?

Maëlle Poésy : Les recherches de **Noémie** sur la paléoclimatologie ont été le point de départ. Par ailleurs, nous partageons la même sensibilité concernant l'artisanat, la fabrication, l'illusion. Notre idée était de travailler sur le temps et la métamorphose et de donner aux spectateurs une expérience poétique, émotionnelle du « Deep time » de la Terre. La question passionnante est de savoir si dans le futur cette alternance de cycles entre aridité et verdoisement comme le Sahara l'a vécu, est encore possible dans le contexte de notre climat aujourd'hui. Actuellement les experts ne peuvent le déterminer, à cause bien sûr de l'anthropocène – notre époque qui se caractérise par l'avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géologiques. Comment allons-nous être témoins du temps de la terre, alors que jusque-là le temps « humain » et celui de la terre ne se rencontraient pas. S'est imposée l'idée de travailler sur la question du temps à travers trois longs films en plan-séquence qui permettent aux spectateurs de partager la métamorphose des décors qui se détruisent et se construisent à l'aide des éléments : eau, air, feu.

08 juillet 2022

Comme Phoenix, l'œuvre que vous présentez, Noémie, à l'église des Trinitaires à Arles pour les Rencontres ?



Noémie Goudal : Il y a des éléments similaires bien sûr car les deux (photo et performance) font partie des mêmes recherches mais ce n'est pas la même expérience, ni les mêmes images.

Qu'est-ce que le temps de la terre ?

Noémie Goudal : Son temps biologique : le « Deep time ». Il est dit que la Terre a 4,5 millions d'années au cours desquelles elle a vécu de nombreuses métamorphoses en étant toujours en mouvement. Le temps humain est différent : il se compte et se décompte en secondes, minutes, heures, années, siècles. La transformation des paysages n'est pas perceptible dans notre temps humain. Là où il était question de millions d'années, c'est aujourd'hui en centaines, dizaines d'années ou mêmes quelques mois que les métamorphoses se produisent. L'accélération accroît l'accélération. Alors comment prévoir la façon dont les mutations auront lieu ?

Comment intervient Chloé Moglia, artiste suspensive ?

Maëlle Poésy : Suspensive... l'intérieur du dispositif. **Noémie** et moi nous nous demandons comment donner une place à l'humain dans cette métamorphose. Ce qu'elle fait en tant que suspensive provoque en nous, public, une très grande sensation du présent.

08 juillet 2022

Comment s'est inscrit la notion du temps dans le spectacle ?



Noémie Goudal : Au début, nous avions nos chapitres puis il a fallu lier les « os du squelette », nous interroger sur la durée de chaque moment, du passage à un autre. Maëlle est spécialiste de la maîtrise du timing.

Maëlle Poésy : L'une des difficultés a été de trouver la fluidité car nous tournions en plans séquences, ce qui signifie que le spectateur assiste à la vraie durée des trois films, sans coupe, sans montage. Il fallait anticiper chaque temps, chaque changement de décor pour passer de l'eau, au feu, à l'air. L'autre élément de temporalité était celle de la musique de **Chloé Thevenin** -temps, étirement, rythme, attente, tension... - sa narration musicale sur les images du film.

Noémie, votre façon de travailler est assez artisanale, c'est étrange en ces temps de sophistication numérique. Comment procédez-vous ?

Noémie Goudal : Je travaille tout de même avec un appareil numérique mais ensuite, je coupe le papier à la main, j'assemble etc., c'est le principe même de chacune de mes installations avec mes équipes car ce sont d'énormes décors.

Et pourquoi êtes-vous si attachée au format très grand, presque monumental ?

Noémie Goudal : J'aime que le spectateur aie et prenne sa place. Il est le protagoniste de l'histoire à tout moment. L'expérience du corps est très importante. Je travaille aussi avec des petites photos où l'on a besoin de se rapprocher, d'avoir une relation presque intime avec elles, comme lorsqu'on se trouve devant un microscope.

08 juillet 2022

Dans Anima, il y a Chloé Moglia mais aussi des techniciens que l'on voit agir ?



Maëlle Poésy : Nous aimons beaucoup l'une et l'autre le fait que le spectateur arrive dans un spectacle, croît à ce qu'il voit, vive cette illusion complète et soudain un technicien traverse la scène et déconstruit cette « réalité » par sa présence et puis le spectacle reprend et replonge le public dans l'illusion. On n'arrive pas dans les images par magie mais par un travail.

Noémie Goudal : C'est vrai, nous aimons montrer cette construction, l'effort que cela représente. L'effort implique le spectateur d'une façon très forte, il devient complice de l'œuvre.

Le fait qu'il n'y ait pas de texte, pas de comédiens en tant que tels, change-t-il votre rapport à la scène ?

Maëlle Poésy : Oui, parce que j'ai l'habitude de diriger des personnes sur un plateau, et non, parce que je retrouve la même organicité du plateau, le même rapport au rythme. Le même processus est en jeu qu'il s'agisse d'art plastique, de danseurs ou de comédiens. Il n'y a pas de différence.

La tournée se fera dans des théâtres, vous espérez trouver des lieux en plein air ?

Maëlle Poésy : Bien sûr, il faut que le spectacle soit vu pour que ces propositions soient envisageables. Nous refusons de mettre des étiquettes sur *Anima* : art contemporain, spectacle vivant. Il trouvera son sens dans des lieux qui acceptent ce mélange des genres.

Auteure : Brigitte Hernandez

Source : <https://www.loeildolivier.fr/2022/07/le-duo-poesy-goudal-questionne-le-temps/>

Noémie Goudal et Maëlle Poésy : « Instituer un espace-temps, c'est bien ce que permet le théâtre »

L'une artiste et photographe, l'autre metteuse en scène, autrice et comédienne, Noémie Goudal et Maëlle Poésy proposent à Avignon une représentation, *Anima*, que d'aucuns qualifieront de vertigineuse, puisqu'il s'agit de relier l'incommensurable temps géologique au temps court d'une vie humaine. Une temporalité spéciale à l'intérieur de laquelle le décor et le paysage se métamorphosent sous l'influence de l'eau, du feu et de l'air. La présence précaire de l'humain face à la force des éléments s'incarne pleinement par la performance d'une acrobate qui raconte toutes nos ambiguïtés, entre très grande force et immense fragilité à l'intérieur de cette métamorphose. Selon ses conceptrices, ce n'est pas un spectacle sur la cause écologique. Pourquoi ?

Noémie Goudal, née en 1984, est artiste et photographe ; Maëlle Poésy est metteuse en scène, autrice et comédienne. Appartenant à la même génération, l'une s'est fait connaître avec des photographies où elle explore la notion de paysage en y insérant des illusions d'optique architecturales dans des territoires vierges, jouant des lignes géométriques et des frontières entre réalité et fiction non sans une certaine malice ; l'autre, désormais directrice du Théâtre Dijon Bourgogne, a fait salle comble à la Comédie française avec son spectacle *7 minutes à l'automne* dernier, et alterne entre réécriture de grands textes et mises en scène contemporaines.

Ensemble, portées par leur attrait pour le réalisme magique, la fascination pour ce qui nous dépasse et les vertiges temporels, elles ont conçu *Anima*. Cette installation-performance, bientôt présentée lors du 76e Festival d'Avignon, cherche à renouveler notre approche écologique en opérant un déplacement philosophique, via notamment la prise de conscience que les variations temporelles de la planète sont essentielles à sa survie. Tout brûle, tout s'étiolle, tout s'érode. Mais derrière la destruction, toujours des constructions. C'est la magie du théâtre, et le phénix s'envole. YS

***Anima* est né de la rencontre entre vos deux univers artistiques. Comment est apparu ce désir d'animer, par les arts vivants, ce qui était au départ un travail plastique ?**

Comment s'est déroulée cette collaboration ?

Maëlle Poésy : Noémie et moi nous connaissons depuis très longtemps, nous avons connu des parcours assez croisés toutes les deux car nous sommes rentrées dans des écoles nationales supérieures, elle à Londres et moi au Théâtre national de Strasbourg, à peu près en même temps. Nous nous sommes donc structurées en parallèle, en échangeant sur les épreuves comme les événements joyeux que l'on vivait alors que nous élaborions chacune notre propre méthodologie de travail artistique. Nous avons envie de travailler ensemble depuis longtemps mais nous n'en avons pas eu jusque-là l'occasion, et puis Noémie a reçu cette invitation de la part des Rencontres photographiques d'Arles pour une exposition. Le nouveau directeur, Christoph Wiesner, avait envie de créer des ponts avec les arts vivants et la performance, et donc aussi potentiellement avec le Festival d'Avignon, pour croiser des publics qui, bien que très proches, ne se croisent pas forcément.

Noémie Goudal : J'ai alors proposé à Maëlle de partir de l'œuvre *Post-Atlantica* qui s'intéressait déjà à la paléoclimatologie, à savoir l'étude des climats anciens. Comment les scientifiques abordent ce qu'a été la Terre pendant des milliards d'années ? On dit que notre

planète aurait à peu près 4,5 milliards d'années... Comment obtient-on de telles informations ? Comment connaît-on la trajectoire approximative de ces métamorphoses de paysages ? Nous nous sommes plongées ensemble dans des textes, nous avons beaucoup discuté... cela a été un travail de six à neuf mois de gestation pour comprendre ce qui nous intéressait ensemble, car l'idée était de former un nouveau chapitre, construit cette fois à deux, dans ce long travail qu'est pour moi *Post-Atlantica*.

C'est passionnant car pour nous ce n'est pas seulement de la science, cela entraîne des réflexions réellement philosophiques. Cela interroge notamment notre rapport à la fixité de la Terre : nous la considérons bien souvent en effet comme figée, immuable, avec nos frontières, nos habitudes, nos représentations, des noms pour chaque territoire très précis.... Alors que nous vivons en réalité sur une planète qui est en permanence en mouvement, si l'on se place à une autre échelle temporelle que la nôtre. Pensons à l'érosion, aux plaques tectoniques qui bougent constamment sans que nous nous en rendions compte... Ce qui a capté plus particulièrement notre attention, c'est cette opposition, cette dissociation entre le temps de la Terre, très long, et le temps humain qui se compte en secondes, en minutes, en jours, en années, etc. *Anima* parle de cela : comment peut-on donner à voir ce qui habituellement, du fait de cette longue temporalité, nous échappe, à savoir l'altération et la métamorphose des paysages ? Et, aujourd'hui, ce temps de transformation de la planète se rapproche de celui de l'homme, puisque nous voyons, et nous allons voir de plus en plus, notre environnement se modifier profondément à cause du dérèglement climatique : les deux échelles se rapprochent alors.

Comment ces frictions temporelles et cette accélération sont-elles rendues sensibles dans le spectacle ?

Maëlle Poésy : Nous nous sommes particulièrement concentrées sur l'idée du Sahara vert, en discussion parmi les paléoclimatologues qui s'interrogent sur le futur même du Sahara, ce qu'on pourrait désigner comme l'avenir polémique des territoires : le Sahara va-t-il devenir une zone encore plus aride, ou au contraire un endroit de jungle luxuriante comme il a pu l'être il y a environ 10 000 ans du fait d'un retour potentiel de moussons autour de la ceinture équatoriale ?

Le spectacle dure une heure mais plusieurs couches de temps sont rendues sensibles et se mélangent à travers la combinaison de plusieurs éléments : d'une part l'animation du travail photographique de Noémie, à travers la réalisation de trois films en plan-séquence à l'intérieur desquels le décor et le paysage se métamorphosent sous l'influence de l'eau, du feu et de l'air. Le spectateur s'introduit dans une temporalité spéciale, qui n'est pas celle du spectacle vivant habituel avec des entrées, des sorties, des actions, mais plutôt quelque chose de méditatif. Le public est invité à prendre part à une expérience sensible, sensorielle, de cette métamorphose. D'autre part, la musique incroyable de Chloé Thévenin, qui mêle des sons réels d'eau et de jungle avec des compositions électroniques, s'ajoute à ce travail plastique. Cela nous entraîne dans une perception du temps très unique, très singulière, et c'est d'ailleurs pour cela que nous lui avons proposé de nous rejoindre. Et enfin, une troisième strate est apportée par le travail physique de suspension de l'équilibriste Chloé Moglia. C'était pour nous essentiel d'avoir une présence humaine, et celle-ci raconte toutes nos ambiguïtés, entre très grande force et immense fragilité à l'intérieur de cette métamorphose, lente et complexe, plus vaste.

La science devient une source d'inspiration de plus en plus prégnante dans les arts, et notamment les arts vivants et les arts plastiques. L'hypothèse Gaïa relève d'un véritable ouvrage pour l'imagination des artistes comme des chercheurs, qui mêlent parfois ces deux approches. On peut songer aux conférences-spectacles de Frédérique Aït-Touati et

Bruno Latour.

Noémie Goudal : Ce qui est passionnant dans leur travail, c'est que contrairement à nous ce sont des chercheurs, historienne des sciences dans le cas de Frédérique Aït-Touati, et sociologue pour Bruno Latour. Ils partent donc de connaissances extrêmement pointues, c'est pour cela que la forme de la conférence-spectacle me paraît judicieuse. En ce qui nous concerne, nous nous plaçons beaucoup plus du côté du sensoriel : les recherches pour nous sont un point de départ, ces connaissances sont capitales car elles opèrent comme un tremplin, un déclencheur, c'est à partir d'elles que nous allons ensuite pouvoir nous évader, et réfléchir, repenser le paysage, notre relation au paysage. Mais il s'agit aussi de s'en détacher, il ne fallait surtout pas que notre travail soit une illustration précise de ce Sahara vert. Le film d'*Anima* est ainsi tourné en studio, et toutes les photos utilisées viennent d'endroits différents, même si beaucoup proviennent d'une palmeraie à Elche qui est inscrite patrimoine mondial de l'UNESCO. Nous devions à l'origine tourner au Maroc, mais les restrictions sanitaires ne nous l'ont pas permis. Mais qu'importe car pour moi, dans mon travail, l'idée d'un lieu et ce qu'il représente est plus importante que le lieu lui-même. Dans l'inconscient collectif, la palmeraie évoque ainsi le désert, le lointain, l'expédition et c'est cela qui est crucial. Le but n'est donc pas d'offrir une reproduction exacte de quoi que ce soit, mais de donner à sentir et à imaginer pour permettre des rêveries ou des réflexions d'ordre plus philosophique, en laissant place à une forme renouvelée de réalisme magique qui nous intéresse toutes les deux, Maëlle et moi.

Selon moi, les recherches scientifiques sont aussi intéressantes si on questionne ces recherches en tant que telles : que sont-elles ? Qu'est-ce qui est de l'ordre de la croyance ? À quel point peut-on leur faire confiance ? Qu'est-ce qu'elles représentent dans notre vie quotidienne ? C'est bien ce à quoi nous avons été confrontées ces trois dernières années. Il me semble que rien n'est complètement et éternellement sûr dans la science. D'ailleurs j'ai travaillé sur l'histoire des sciences dans mes précédents projets, en particulier sur la trajectoire qui a mené à notre vision contemporaine de la science, et c'est à ce propos que le travail de Frédérique Aït-Touati est particulièrement fabuleux. Peu importe ce qui est vrai ou non, ce qui est fascinant, c'est ce voyage que le cerveau a pu réaliser, tout le travail de pensée qui a été nécessaire pour arriver à notre savoir actuel où rien n'est jamais totalement acquis. Quel est le vrai, quel est le faux ? *Anima* pose aussi cette question en bousculant la perception.

Cette question de l'illusion est en effet très présente dans votre œuvre photographique en général, par exemple quand vous placez des objets ou des architectures mystérieuses au caractère presque utopique dans des paysages désertés, composant ainsi des images très frappantes. Vos *making of* sur [votre site](#) révèlent que ces présences très impressionnantes sont en réalité des toiles peintes – le théâtre est déjà là. Ici, vous mêlez ces jeux optiques avec de nombreux autres médiums. Cette multiplicité est-elle nécessaire pour aborder un sujet aussi incommensurable ?

Maëlle Poésy : La question de l'hybridité de la forme nous paraissait passionnante car il fallait explorer quelque chose de beaucoup plus grand que nous. Quelle forme donne-t-on à ce qu'il est impossible de cerner, d'englober ? Avoir recours à divers modes de création nous semblait une bonne piste, restait à voir comment tout cela pouvait fusionner dans une œuvre, c'était un vrai défi. Et, à travers cette œuvre, nous cherchons à sensibiliser le public à de grandes questions, et peut-être qu'après certains spectateurs auront la curiosité de chercher des informations, peut-être que nous aurons attisé leur curiosité. Mais nous ne sommes pas dans le domaine de la connaissance ni de la recherche scientifique ; nous offrons plutôt une proposition poétique et physique qui parle donc plus aux sens qu'à l'intellect. La théorie a une place d'inspiratrice, mais l'art ne doit pas lui être inféodé.

Vous allez penser que je suis obsessionnelle, mais j'aimerais vous entendre à propos de cette citation de Bruno Latour : « Il n'y a rien que l'homme soit capable de vraiment dominer : tout est tout de suite trop grand ou trop petit pour lui, trop mélangé ou composé de couches successives qui dissimulent au regard ce qu'il voudrait observer. Si ! Pourtant, une chose et une seule se domine du regard : c'est une feuille de papier étalée sur une table ou punaisée sur un mur. L'histoire des sciences et des techniques [et j'ajouterais de l'art] est pour une large part celle des ruses permettant d'amener le monde sur cette surface de papier. Alors, oui, l'esprit le domine et le voit. Rien ne peut se cacher, s'obscurcir, se dissimuler. » Dans *Anima*, même les feuilles de papier dissimulent et vont dans le sens d'un monde qui sans cesse nous échappe.

Noémie Goudal : Le papier, la feuille de papier, c'est mon matériau de base. Dans *Anima*, les couches de papier évoquent la surface de la Terre, et le paysage « réel » filmé la strate plus profonde... La décomposition de l'image fait écho à une restructuration du paysage, à travers des jeux de caché-dévoilé.

Ce qui est intéressant, c'est justement que Bruno Latour parle de strates, de strates de temps que l'homme essaye à tout prix de comprendre, pour lesquelles il cherche en permanence des réponses. Et c'est une enquête en continu, qui demeure irrésolue. C'est ça qui est vraiment fascinant, cette enquête perpétuelle et le fait que, malgré tous nos efforts, on ne peut absolument pas dominer, maintenant nous le savons après nous être longtemps illusionnés : nous n'avons pas les clefs et nous ne les aurons certainement jamais.

Maëlle Poésy : Ce qui résonne en moi dans cette citation, c'est l'idée que l'on n'est jamais arrivé, qu'il n'y a pas de point d'arrivée. Dans le spectacle, quand on pense que l'on a atteint un paysage inamovible, eh bien non, tout change, rien n'est intangible, que ce soit au niveau de l'optique, du son, de la sensation. Et c'est pour cela que, pour revenir à la temporalité évoquée par Noémie précédemment, même si nous n'avons pas voulu faire un spectacle sur la cause écologique, eh bien évidemment ça y touche, ça s'y frotte, et notamment à travers cette question du mouvement, de l'érosion, du changement. Nous avons cherché à représenter ce que nous avons tant de mal ordinairement à saisir, ce qui est en effet trop grand ou trop petit, trop complexe, en nous confrontant, justement, à ces couches successives.

Concernant la page blanche, j'ai toujours l'impression que lorsqu'on élabore un spectacle, on prend toujours une petite chose qui soit comme un condensé d'essentiel. Et cette condensation doit permettre d'ouvrir sur du plus large. Si l'on prend mon dernier spectacle, *7 minutes*, où l'on est plongé au milieu d'une dizaine de femmes qui doivent prendre une décision au nom des deux cents employées qu'elles représentent, la question principalement du conflit entre les générations est posée, centrale. Mais à partir de cette situation, on creuse, on creuse, et cela déploie énormément de possibles pour que plein de gens, d'âges et de classes sociales différents puissent se projeter à l'intérieur. J'ai l'impression que c'est toujours ça, notre travail de création : aller chercher la bonne entrée. Quelle est la porte que l'on ouvre pour permettre aux autres d'avoir accès à quelque chose au-delà de cette porte ?

L'art opère comme une fenêtre qui ouvre sur le monde, mais chacun regarde à travers différemment...

Maëlle Poésy : C'est ça qui est toujours génial ensuite dans la rencontre avec le public, les spectateurs ont vu des choses que toi tu n'avais même pas pu imaginer, leur imaginaire vient ramifier le spectacle de nouveaux éléments. Il y a toujours la part de ce que nous proposons comme artistes et celle, encore plus grande, produite par l'imagination du spectateur.

géologique où les activités humaines seraient désormais la principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques ? C'est peut-être mon imagination au travail, mais est-ce que les techniciens dans le spectacle font signe vers cette dimension-là ? Et ne craignez-vous pas, malgré vous, d'aller dans le sens d'un discours « climato-sceptique » qui soutient que, les climats ayant toujours changé, ce que nous vivons serait le cours normal des choses, et que par conséquent le *business as usual* peut se poursuivre ?

Noémie Goudal : C'est un spectacle évidemment fait par des humains, et pour nous les actions des techniciens qui construisent les décors soit dans les films, soit en intervenant par endroits dans le spectacle devant ces vidéos, n'ont pas de rapport direct avec l'anthropocène. De mon point de vue, c'était uniquement pour montrer l'articulation de ces différents décors. Néanmoins, le rôle de Chloé Moglia me paraît crucial sur cette question, car elle détient une présence vraiment différente des autres personnages visibles dans nos vidéos telles des silhouettes-machines. Elle incarne une sorte d'oscillation entre passé et présent, entre les climats très anciens et ceux du futur. C'est d'ailleurs une des raisons d'existence de la paléoclimatologie : comment, à travers ces connaissances, essayer de comprendre les mutations de demain. Nous avons vu dans cette performance d'équilibriste la meilleure façon de ressentir notre état de force et de fragilité, que j'ai déjà mentionné, face aux vertiges auxquels nous sommes confrontés. Elle se tient d'une manière très impressionnante, et en même temps elle est en position de danger car elle est suspendue à 4-5 mètres au-dessus du sol et rien ne la retient. Et nous-mêmes, comme spectateurs, nous sommes suspendus à ses gestes extrêmement lents. Chloé Moglia n'est pas une acrobate classique, elle met en œuvre une pratique radicale, avec une dimension méditative. Elle nous ramène à de la chair, du concret, et devient une métaphore de notre humanité...

Mais l'idée n'était donc pas de faire un parallèle entre la manipulation des décors et celle du climat, car nous ne voulions pas nous concentrer sur l'anthropocène, mais justement sur un temps millénaire... Mais c'est vrai que l'on risque de nous poser la question...

Et je vous la pose !

Noémie Goudal : Exactement ! (rires) Évidemment les climato-sceptiques pourront dire tout ce qu'ils veulent – mais de notre côté, en créant cette tension entre le temps long, le *deep time*, et le temps court d'une vie humaine, nous pointons ces métamorphoses, et, en revers, celles causées par l'homme avec les émissions de CO₂ qui ont monté en flèche, les extinctions qui lui sont corrélées, etc. Après, on peut dire que des chutes de météorite ont causé des dégâts bien pires que ce que nous sommes en train de faire à la planète, ce n'est pas le problème. Et certaines d'ailleurs ont pu nous être bénéfiques : à la dernière extinction des dinosaures, c'est la météorite qui faisait douze kilomètres de large qui s'est écrasée au niveau du Mexique qui a permis, en tuant les dinosaures, que nous puissions exister. Car avec de tels prédateurs, nous n'aurions jamais pu nous développer...

Il me semble, et je dis cela plutôt comme citoyenne que comme artiste, qu'il y a surtout un souci de communication sur ce que nous sommes en train de changer : ce qui importe, ce n'est pas la planète – la Terre a pu être une sorte de caillou, puis être remplie de glace, et elle était là avant et elle sera là après – mais bien l'écosystème qui nous est propre, grâce auquel nous et toutes les espèces vivantes pouvons vivre. C'est lui qui est extrêmement fragile, et aujourd'hui dans une situation critique. Et avec *Anima*, c'est cette fragilité que nous cherchons à faire sentir.

C'est cette mince pellicule de la Terre où l'eau, le sol, le sous-sol et le monde du vivant interagissent que les scientifiques appellent la « zone critique ». Vous utilisez de votre côté beaucoup le terme de « paysage » dont Anne Cauquelin a bien montré qu'il était

une « invention », une construction via un travail de cadrage et de mise à distance. Dans votre installation-performance, vous revendiquez une dimension immersive : comment avez-vous travaillé cette « plongée » dans le paysage pour le spectateur ? Correspond-elle aussi à l'envie de réanimer le paysage qui est trop souvent pour nous une vision réifiée de la nature ?

Maëlle Poésy : L'installation consiste en trois grands écrans qui entourent le public en arc de cercle, et ces écrans vont évoluer de plein de façons différentes – au sein des films eux-mêmes et aussi à travers des choses qui se passent plastiquement sur le plateau – je ne préfère pas trop en dire pour garder quelques surprises ! Cette immersion est aussi sonore car la musique englobe totalement le public. Je pense qu'il faut vraiment percevoir le spectacle comme un tout. Ce que j'aime beaucoup dans l'installation que nous avons faite, c'est que l'on aura différentes perceptions qui vont avoir lieu pendant la représentation en fonction de là où l'on se trouve. Les gens qui sont très près seront juste en dessous de l'acrobate et vont devoir bouger pour avoir une pluralité de visions ; ceux qui sont très loin vont avoir une vision d'ensemble... Cela permet de travailler sur une multiplicité de points de vue. Nous nous étions posé cette question de la déambulation, d'une durée qui ne s'arrêterait pas. Ce sont des problématiques de représentation que l'on a abordées. Mais à un moment, nous nous sommes convaincues qu'en fait nous souhaitons une expérience temporelle commune, et donc créer une communauté éphémère de spectateurs. Pour cela, il faut instituer un espace-temps, et c'est bien ce que permet le théâtre par rapport au dispositif de l'exposition où les regardeurs déambulent à leur guise.

Noémie Goudal : Ce qui est magique au théâtre c'est qu'à un moment donné tout le monde se retrouve à une heure précise dans un lieu donné, pour s'installer les uns à côté des autres, et là nous allons être 170 dans la salle, et on a beau faire le noir et se focaliser sur ce qui se passe sur scène, nous sommes tous partie prenante d'un écosystème, connectés les uns aux autres à la façon de coléoptères pour vivre quelque chose ensemble. Pour moi, avoir cette opportunité de présenter mon travail de cette manière, c'est totalement fabuleux. Je crois que j'ai toujours été frustrée, dans le travail d'arts plastiques, de ne pas pouvoir bénéficier de cette expérience partagée. Là, c'est comme si mes photos, tout mon travail, prenaient une autre ampleur.

Un autre ampleur aussi car les œuvres exercent d'autant plus, du fait de ce caractère totalisant et immersif, une sorte de fascination. Comment avez-vous abordé cet affect, notamment de ce qu'André Bazin appelait le « complexe de Néron », à savoir le plaisir pris à la destruction ?

Noémie Goudal : C'est vrai que c'est très étrange, cette fascination que l'on peut ressentir à voir un effort humain partir en cendres. Dans notre cas, ce sont des constructions réalisées avec des bouts de ficelles qui ont demandé, on le perçoit, beaucoup d'efforts. Pour nous, ces matériaux et technologies « fragiles » permettaient de relier cet incommensurable temps géologique à l'échelle humaine, à la présence précaire de l'humain face à la force des éléments. Mais comment cela se fait-il qu'on prend plaisir à les voir se détruire, se décomposer ?

Il y a donc toute une série de décors qui brûlent avec le feu, mais la fascination vient aussi du fait que derrière cette destruction un nouveau décor est recréé, d'où l'idée du [Phoenix, qui est le titre de mon exposition à Arles](#). Le feu agit alors aussi bien comme un révélateur que comme un destructeur. Cela fait également écho à la pratique même de la paléoclimatologie : là encore, on creuse, on creuse. Il y a toujours quelque chose qu'on peut encore découvrir, toujours de nouvelles strates à révéler.

Diriez-vous alors que cette figure du *Phoenix*, désignant cette succession de destructions-reconstructions, pourrait être un message d'espoir ?

Noémie Goudal : Je ne sais pas si je suis assez qualifiée pour parler de messages d'espoir (rires) – ni de la cause climatique... mais sur le long terme, ce qu'il faut faire c'est évidemment repenser notre planète, et notamment dans sa globalité, en prenant en considération son histoire à elle. Cela nous permettrait sûrement de voir les choses sous un autre angle, et donc de nous déplacer de notre vision anthropocentrée. La raison pour laquelle la paléoclimatologie est fascinante, c'est parce que cette discipline nous permet de traverser une histoire tellement longue et vertigineuse pour nous ; cela nous remet à notre place en nous décentrant.

Maëlle Poésy : Je ne m'aventurerais pas non plus à dire que nous pouvons être porteuses d'espoir, mais en tant qu'artistes, nous pouvons inviter à nous remettre en effet à une juste place et à prendre conscience de notre fragilité. J'ai l'impression que c'est ça qui est vraiment absolument essentiel.

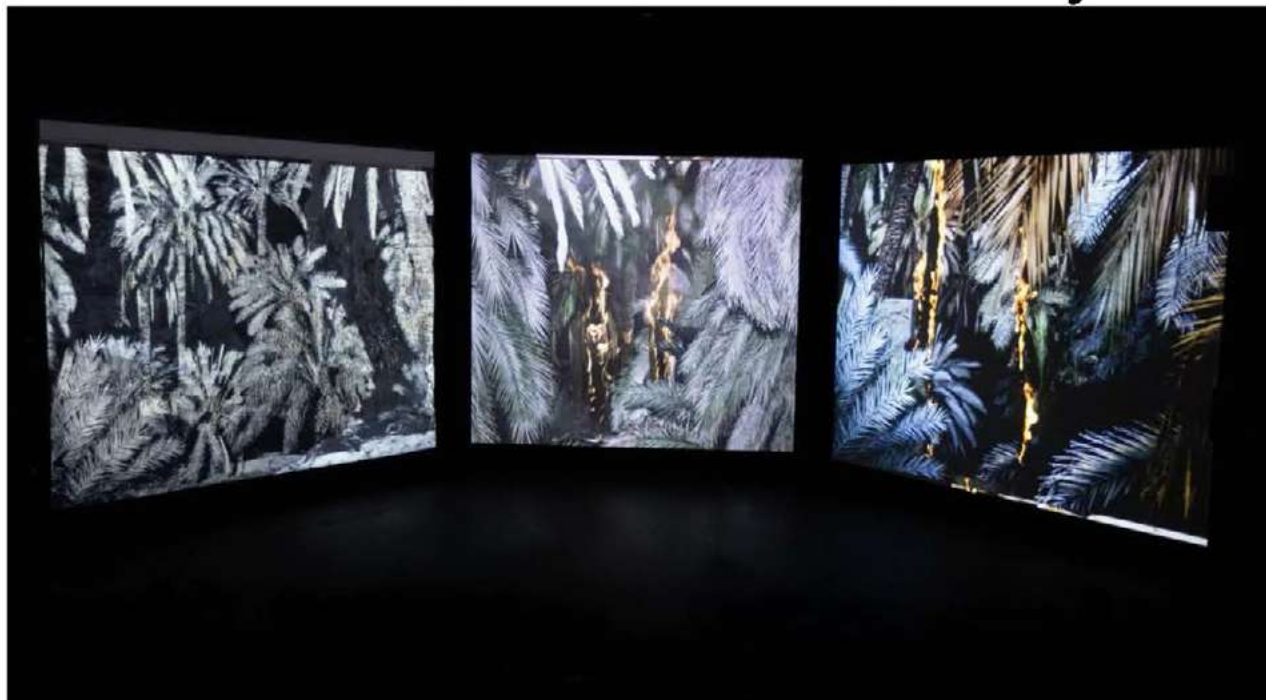
Pour trouver cette juste place, je sais, Maëlle, que vous vous tournez désormais vers les étoiles et le cosmos – une échelle encore plus vaste...

Maëlle Poésy : En effet ! Nous allons travailler à partir d'entretiens que j'ai réalisés avec des astrophysiciens, et puis aussi sur les astronautes, le désir d'espace... Pour cela, je vais collaborer avec des circassiennes pour réfléchir au rapport au vide, au risque, à la verticalité, à l'apesanteur. En réalité, pour moi *Anima* avec la paléoclimatologie et ce nouveau projet à l'échelle de l'univers sont assez reliés, du fait de cette immensité qui les caractérise, de l'enjeu de la matière, de la reconstruction de l'univers à partir de la matière dans une évolution cyclique qui dépasse totalement l'échelle humaine. J'ai envie de continuer à aborder ces perspectives dans le prochain spectacle. Une autre chose qui me paraît résonner avec *Anima*, ce sont les propos des astronautes quand ils regardent notre planète de loin : ils parlent de l'*overview effect*, ou « l'effet de surplomb ». C'est un choc, une prise de conscience qui se produit pendant un vol spatial lorsque l'on découvre la Terre depuis le cosmos. Elle apparaît comme un fragile point bleu pâle, suspendu dans le vide...

Auteur: Ysé Sorel

Source : <https://aoc.media/entretien/2022/07/08/noemie-goudal-et-maelle-poesy-instituer-un-espace-temps-cest-bien-ce-que-permet-le-theatre/>

ANIMA, l'appel au sursaut écologique de Noémie Goudal et Maëlle Poésy



Au Festival d'Avignon, la photographe et la metteuse en scène créent une installation immersive où, sans verser dans la leçon de morale écologiste, musique, photos, film et performance circassienne se confondent pour donner à éprouver le vertige du temps, la fragilité des paysages et la puissance des éléments.

Les artistes frappent, parfois, là où on ne les attend pas. C'est le cas de Maëlle Poésy qui, à l'occasion de ce 76^e Festival d'Avignon, sort de sa zone de confort théâtrale pour s'essayer au domaine de la performance immersive. Pour réussir son pari, la metteuse en scène, directrice du Théâtre Dijon-Bourgogne, n'est pas partie seule, la fleur au fusil. **Elle s'est alliée à la photographe Noémie Goudal qui, depuis de nombreuses années, s'intéresse aux travaux des paléoclimatologues, ces scientifiques qui fouillent dans le passé climatique pour tenter d'anticiper les mutations à venir.** Cette quête a donné naissance à un corpus photographique, *Les Mécaniques*, [et à une exposition, Post Atlantica](#), qui sert de base à leur création commune, *ANIMA*.

Installés au milieu de trois écrans géants dans la Cour Montfaucon de la Collection Lambert – qui avait déjà accueilli, l'an passé, [la superbe installation de Théo Mercier, Outremonde](#) –, les spectateurs font face à trois paysages similaires : des palmiers-dattiers millénaires, hérités de l'époque du Sahara Vert, dont la permanence ne paraît, à première vue, pas discutable. À l'image, s'invitent soudain des techniciens qui, en reproduisant le processus de création de cette oeuvre de Noémie Goudal baptisée *Phoenix*, modèlent et recomposent le paysage à leur guise, avec un geste digne de la main du Diable plutôt que de celle de Dieu.

Car, bientôt, leurs ajouts prennent feu, et rongent peu à peu, couche après couche, comme autant d'époques du climat planétaire, ces photos de palmiers-dattiers superposées, jusqu'à

transformer cette contrée luxuriante en désert purement lunaire, recouvert de cendres. Pendant ce temps, sur l'écran le plus à gauche de la scène, non soumis aux flammes, de l'eau se met à transpercer la toile pour mieux en déchiqueter le papier hydrosoluble. Apparues entre-temps à l'image, les collines à la roche apparemment intangible ne délitent alors progressivement pour laisser place à un gouffre d'eau qui, au côté de la minéralité des deux autres paysages du triptyque, donne encore à apprécier un panorama différent.

Alors que la force des éléments naturels – l'eau, le feu... – se déchaîne et met à mal la permanence supposée des paysages aux yeux des Hommes, **la musique de Chloé Thévenin, pétrie de nappes sourdes, se fait de plus en plus obsédante, et annonce l'arrivée du clou de la performance.** Après avoir évacué l'écran central, la circassienne **Chloé Moglia** surgit, grimpe sur la structure métallique et se suspend dans le vide. Réalisé à tâtons, mais avec un regard décidé, son geste a la puissance de la technique et la fragilité d'une brindille. A l'instar des paysages disparus, on redoute à tout moment qu'elle puisse faiblir, tomber dans le vide, et provoquer la disparition, symbolique, de cette humanité du temps présent.

Loin de superposer leurs arts respectifs, **les quatre femmes-artistes mobilisées autour de ce projet ont réussi à les confondre dans un ensemble organique qui s'impose comme l'une des propositions notables et originales de ce début de Festival d'Avignon.** Sans jamais verser dans la leçon de morale écologiste, le quatuor donne tout à la fois, en jouant la carte de la destruction-créatrice, à éprouver le vertige du temps, la fragilité des écosystèmes et la force des éléments naturels, excités par la main humaine. Au sortir, il est alors difficile de ne pas ressentir un certain malaise, lié à l'impuissance de l'Homme-spectateur. On aimerait agir et enrayer le processus, pouvoir éteindre l'incendie, endiguer l'eau et assurer la sécurité de la circassienne avant que la vie ne disparaisse, et qu'il ne soit trop tard.

Auteur : Vincent Bouquet

Source : <https://sceneweb.fr/chloe-moglia-dans-anima-de-noemie-goudal-et-maelle-poesy/>

Festival d'Avignon: «Anima», l'homme suspendu au souffle de la Terre



« Anima » est une installation performance spectaculaire conçue par la metteuse en scène Maëlle Poésy et la photographe plasticienne Noémie Goudal. Sur un triptyque d'écrans géants défilent des images de palmiers, de rochers, d'une grotte et de l'eau... pour provoquer calmement un choc salutaire entre les respirations de la Terre avec ses 4,5 milliards d'années d'existence, et le souffle court de l'existence humaine. Rencontre.

RFI : Votre spectacle est troublant. Devant les yeux incrédules des spectateurs se décomposent et recomposent les images et les réalités, nos visions du temps et de l'espace, et nos certitudes. De quel « anima » parle-t-on ?

Maëlle Poésy : On parle de l'âme, de l'animation du vivant et de tout ce qui respire. Comme on parle de la géographie de notre planète et du « deep time », du temps de la Terre, pour nous, c'était important de parler aussi de sa vie intrinsèque. Pour cela, cela s'appelle *Anima*.

Vous êtes photographe plasticienne. Une large partie de votre création consiste à un triptyque en métamorphose permanente, composé de trois grands écrans de 5 mètres sur 5 mètres. Des images projetées sur des écrans, est-ce du théâtre ? Une sorte de théâtre d'images ?

Noémie Goudal : Pour moi, les trois écrans sont surtout là pour créer une forme immersive. Au théâtre, on a une sensation de public-scène. Là, le public était invité à l'intérieur de ce dispositif. Ce n'est pas tout à fait du théâtre. L'idée de cette performance est de mélanger le théâtre, la vidéo et la photographie et d'essayer de créer une forme complètement hybride qui ne soit pas ni vraiment l'un, ni vraiment l'autre.

11 juillet 2022

Le papier hydrosoluble, que vous utilisez de façon spectaculaire, a-t-il un rôle d'acteur dans ce dispositif ?

Noémie Goudal : Oui, il devient un acteur. Il devient animé. C'est un papier qui m'est extrêmement précieux, parce qu'il m'a permis dans mon travail d'artiste visuelle de passer de la photographie fixe à la photographie en mouvement. En ajoutant juste une goutte d'eau, on a une décomposition qui est assez directe et magique.

De quel besoin, de quelle urgence est née cette création ?

Maëlle Poésy : De l'envie très forte de travailler à partir de recherches scientifiques sur lesquelles Noémie travaille en photographie. Parce que la question du temps, du « deep time », le temps de la Terre, va finir par rencontrer notre temps humain. Toutes les deux, nous avons eu très envie de travailler sur la question de la métamorphose. En essayant d'avoir une perception poétique et sensible du passé, nous voulions aussi poser une question poétique et sensible de notre futur.

Vous êtes passionnée de paléoclimatologie et de « deep time ». Dans ce spectacle, s'agit-il aussi de mettre en relief notre « superficialité » en tant qu'êtres humains en train de lutter contre le réchauffement climatique ?

Noémie Goudal : En tout cas, c'est pour nous remettre à notre place, de nous renvoyer à notre existence extrêmement courte sur un monde qui a une histoire extrêmement longue. C'est là où la paléoclimatologie est une science extrêmement vertigineuse. Elle est peut-être un peu trop complexe pour le cerveau humain pour vraiment de se rendre compte qu'on vit sur un monde où l'on peut toucher des roches qui sont bien plus âgées que nous. C'est un exercice vertigineux pour nous tous. J'ai parlé à une jeune scientifique qui étudie des gouttes d'eau encapsulées dans la roche en Bretagne qui datent d'il y a 300 millions d'années. Et elle m'a expliqué que, à ce moment-là, la Bretagne était, au niveau de l'équateur, collée au Texas. On retrouve à l'intérieur de ces roches toute une histoire extrêmement longue. De là vient mon intérêt pour la paléoclimatologie, parce que c'est une science, mais cela amène aussi à se poser des questions philosophiques beaucoup plus larges.

Votre définition de ce spectacle est « installation performance ». On pourrait également dire que c'est une pièce de théâtre sans un seul mot prononcé. Est-ce votre théâtre idéal, un théâtre sans mots ?

Maëlle Poésy : Pour moi, ce n'est pas une pièce de théâtre, c'est une installation performance. Avec Noémie, on cherchait quelque chose qui puisse donner à voir cette hybridité. Du coup, pour moi, c'était très important que les gens n'attendent pas un spectacle comme on peut des fois l'attendre à Avignon, avec des comédiens qui font leur entrée sur le plateau pour raconter une histoire. C'est une autre forme de narration qui va être prise en charge. Du coup, il lui fallait donner un nom pour qu'on ne fausse pas les attentes du public.

Toutes les deux, vous réussissez quand même de renverser l'ordre établi de notre existence, de troubler notre perception habituelle des choses, de nous étonner quand le soi-disant vrai palmier s'avère être une image sur papier photo. Ce qu'on regarde n'est pas ce qu'on regarde finalement, il y a un inversement des rôles, une sorte de révolution de notre vision.

11 juillet 2022

Noémie Goudal : Oui, et il s'agit aussi de revenir à une forme d'artisanat, de construction. C'est une performance faite par l'homme, par la main de l'homme. Et on voulait avoir cette texture-là. Ce sont des plans fixes, des plans séquences, avec une caméra qui est fixe et tous les éléments qui bougent devant la caméra. Il y a un élément de fragilité qui s'opère. Il y a des choses qui se passent et ne se déroulent pas tout à fait comme on voulait. C'est justement ça, la force aussi. La construction, tous ces bouts de papier qu'on voit, c'était aussi une manière de montrer cette fragilité et d'impliquer le spectateur un petit plus dans la construction et la métamorphose. Ce n'est pas la 3D ou des vidéos réalisées en studio. Tout a été fait à la main. Pour nous, c'était extrêmement important.

Maëlle Poésy : Notre caméra était fixe, sur les plans séquences on voit vraiment le décor, des strates de décors, les uns derrière les autres, qui évoluent, se détruisent, se reconstruisent. Donc, il y a un hasard de la temporalité dû au tournage. Ce hasard du temps entre en collision avec ce que nous proposons en termes d'artisanat.

L'aspect performance entre en scène avec l'acrobate Chloé Moglia. Pendant de très longues minutes, elle reste suspendue à une main, quelque part, en 4 mètres de hauteur, créant des mouvements insoupçonnés, extrêmement ralentis. Elle donne corps au temps et à l'espace à l'échelle humaine. Est-ce une sorte de « Moonwalk » dans le temps géologique ?

Maëlle Poésy : Pour Noémie et moi, Chloé Moglia, la femme suspendue dans les airs, c'était de pouvoir avoir quelqu'un qui incarnait notre temps présent dans cette métamorphose du passé et cette métamorphose à venir. Sa particularité : quand on la regarde, on respire en même temps qu'elle. On est « suspendu » avec elle dans le temps. Pour nous, c'était très fort qu'elle puisse incarner cette force et cette fragilité dans l'espace.

Vous confrontez les spectateurs de façon très intense au temps géologique, aux respirations du « deep time ». Est-ce un spectacle anti-anthropocentrique, où l'homme ne se retrouve plus au centre ?

Noémie Goudal : Justement, il s'agit de « désanthropocentrer »... Évidemment, c'est un spectacle fait par l'homme, c'est lui qui pense et est derrière tout cela. Mais l'idée est d'avoir une vision : essayer de repenser le monde, justement sans mettre l'homme au centre. C'est un exercice extrêmement difficile. C'est comme si on regardait sa vie – depuis la naissance jusqu'à maintenant – de haut. Comme si on était un spectateur de haut. L'idée est d'essayer de comprendre, de se remettre dans la tête une temporalité qui ne comprendrait pas forcément notre temps.

Votre installation performance montre une capacité impressionnante à faire réagir le public. Tout au début, quand sur les grands écrans apparaît uniquement la jungle accompagnée de cris d'animaux sauvages, cette image a provoqué chez une spectatrice une exclamation : « Dakari ! » [série américaine des années 1960 sur un vétérinaire installé en Afrique qui protège la faune locale contre les braconniers, NDLR]. Très vite, les images deviennent de plus en plus entraînantes, envoûtantes, déstabilisantes, jusqu'au point de ressentir dans le public un véritable plaisir de la destruction par le feu. Avez-vous le sentiment d'avoir créé une nouvelle forme d'expression artistique ?

Maëlle Poésy : Oui, c'est sûr. On a travaillé vraiment la question de la temporalité dans la paléoclimatologie. L'enjeu était de la temporaliser dans la représentation. D'où le plan

séquence dans lequel on entre et se laisse emporter. Le son, créé par Chloé Thévenin, c'est encore une strate du temps possible, et la temporalité de la musique n'est pas la même. Cela crée cette complexité d'écoute au moment du feu et ces vagues de sensations et d'émotions. Cela permet d'entrer dans une temporalité extrêmement méditative, mais en même temps très active pour le spectateur.

Noémie Goudal : Le feu a un double rôle et nous avons joué avec ça. Le feu est dévastateur, destructeur, et à la fois il est révélateur. Une fois qu'il a consommé un paysage, il va permettre à un autre d'apparaître. Et il nous ramène à l'histoire de la géologie, car il dépasse notre planète et c'est aussi une source d'énergie extrêmement importante.

15 juillet 2022

Noémie Goudal et Maëlle Poésy dans les cendres suspendues d'Anima - Toutelaculture



Pour la première fois, le Festival d'Avignon présente une installation-performance presque totalement numérique. Au-delà de la prouesse technique, Anima de [Noémie Goudal](#) et [Maëlle Poésy](#) est une bombe contre la fin du monde, qui, ironie glaueque de l'histoire, a joué hier sous une vraie pluie de cendres...

Quand la réalité dépasse la fiction, cela nous laisse parfois pantois. Nous disons « ça tu le mets dans un spectacle, personne n'y croit ». Imaginez donc, un incendie aux portes d'Avignon fait pleuvoir des cendres sur la ville écrasée par une canicule qui n'a plus rien d'extraordinaire. Que faire contre ça ? Arrêter les gobelets en plastique, utiliser des tote-bags, tout cela le Festival le fait. Noémie Goudal et Maëlle Poésy, elles, ajoutent une pierre, une œuvre à l'édifice.

Et quelle œuvre ! Anima se compose de trois grands panneaux, des écrans de cinéma en plein air si vous voulez. Pour le moment, pendant l'entrée du public dans la cour classée de la [Collection Lambert](#), l'image est super douce. Nous regardons respirer les arbres. Cela aurait pu durer une heure. Juste ça. Nous sommes étouffés par la chaleur en train de regarder la nature tellement crevée qu'elle est mise en boîte.

Le processus se met en place, les films sont accidentés, découpés, recadrés. Un incendie dévaste tout (réalité/fiction !). Le regard change, il s'assombrit. Nous ne sommes plus adoucis par la proposition, mais dévastés par sa noirceur et sa puissance.

15 juillet 2022

Il y aura du vivant dans Anima. N'en disons pas trop. Juste que par un procédé encore plus inattendu, une femme, [Chloé Moglia](#) en alternance avec Mathilde Van Volsem, deux des plus grandes artistes de suspension, va évoluer du bout des bras, à bout de force, sans filet. Suspendue au-dessus des pavés médiévaux, elle semble dire de ses bras si forts que tout ne tient plus que dans deux mains solides. Solides mais jusqu'à quand.

Anima est d'une beauté à couper le souffle. Un manifeste contre la fin du monde d'une modernité jamais vue. Vertigineux.

A voir absolument jusqu'au 16 à 22h. Le spectacle a déjà des dates de tournée en Europe et en France.

Auteur : Amélie Blaustein

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/performance/noemie-goudal-et-maelle-poesy-dans-les-cendres-suspendues-danima/>

***Anima*, conçu et réalisé par Noémie Goudal et Maëlle Poésy invite le spectateur à travers une expérience sensorielle à s'interroger sur la vulnérabilité du monde.**

« Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours »

Dans la petite cour de la **Collection Lambert**, à Avignon, des sièges ont été disposés en arc de cercle. Face à eux, trois grands panneaux de même dimension ferment l'espace. A l'intérieur de ce dispositif, le public découvre bientôt trois paysages luxuriants. Les arbres évoquent ceux d'une palmeraie.

Aux premières toiles lisses vont se substituer des paysages à strates. Des machinistes plaquent des pans d'images sur le précédent support. Ils multiplient l'action, créant, construisant, par couches, l'épaisseur d'un décor foisonnant. La photographe plasticienne **Noémie Goudal** et la metteuse en scène **Maëlle Poésy**, dans ***Anima***, en s'inspirant de la paléoclimatologie, invitent le spectateur à regarder la nature, non comme une image fixe, mais comme un être mu par le souffle du temps. Ce qui n'est plus, a été. A l'échelle du temps de la terre, la métamorphose est inscrite dans l'épaisseur des troncs et les rainures des roches.

« *Le paysage c'est une manière pour moi de parler des mouvements des paysages de manière universelle. Et justement pas par un lieu précis. C'est pour ça que le sujet de la paléoclimatologie est fascinant parce que ce sont des métamorphoses de paysage qui sont à des échelles énormes, à l'échelle de la planète où les frontières, les continents qu'on connaît actuellement n'existent plus.* » indique **Noémie Goudal**. Sous nos yeux, chacun des paysages va donc se décomposer, soit sous l'effet du feu, soit sous l'action de l'eau. L'une des toiles va même disparaître pour ne laisser apparente que la structure qui la maintenait.

Suspendre le regard

Anima est une « *Installation performance* », telle la définisse les deux créatrices. A l'instar de Victor Hugo qui célébrait la beauté frémissante des arbres dans *Les Contemplations* : « *Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours* », **Noémie Goudal** et **Maëlle Poésy** nous invitent à suspendre notre regard pour contempler l'âme et la respiration du vivant.

Longuement, sur deux écrans, le feu crépite, lèche et consume le paysage. Les pans de papier, l'un après l'autre, calcinés, s'envolent. Sur l'autre panneau, en direct, le paysage se désagrège sous le ruissellement de l'eau. En immersion, le spectateur expérimente l'épaisseur du temps et la lente métamorphose des éléments.

Prolongeant cette expérience de la durée – moment de grande poésie – la circassienne **Chloé Moglia** prend possession de la structure métallique. Très lentement, l'artiste s'empare de l'une des barres et avance dans ce qui n'est plus un paysage mais un squelette froid. Suspendue dans les airs, à plusieurs mètres du sol, sans filet, l'artiste dessine au ralenti les mouvements d'une âme étonnée. On suspend notre souffle comme notre regard. Ancrés, avec elle, dans le moment présent, la fragilité de notre condition s'incarne dans ce corps suspendu au dessus du vide. A la verticalité de l'arbre répond la verticalité du corps. Même élan de vie, même vulnérabilité.

Le travail exigeant de Noémie Goudal et Maëlle Poésy interpelle. *Anima*, propose un questionnement sensible et poétique sur l'état du monde et son devenir. ♥♥♥♥♥

Anima, l'âme de la beauté



Le teatron est étymologiquement le lieu des gradins, le lieu d'où l'on voit. « Anima » n'est pas vraiment du théâtre, disons plutôt une installation visuelle. Dans la cour carrée de la collection Lambert, trois écrans occupent deux côtés de la cour, les gradins sont disposés en arc en cercle sur les deux autres côtés comme un amphithéâtre.

L'œil du spectateur est au centre du dispositif. Que voit-on des gradins ? Des paysages qui brûlent. Noémie Goudal et Maëlle Poésy se sont intéressées à la paléontologie, notamment à l'évolution du climat et du paysage dans le temps. Ici, c'est une palmeraie qui brûle, enfin des couches de photos qui en brûlant découvrent d'autres couches de photos pour proposer d'autres paysages comme un palimpseste infini. Plus qu'un discours convenu sur l'inquiétude écologique, c'est l'installation d'un rêve qui a lieu sous nos yeux (les techniciens nous rappellent que l'œuvre est installée pour nous avec leurs ombres) : on s'inquiète pour ce qui brûle, et dans le même temps, on jouit de ce qui en disparaissant nous révèle une nouvelle métamorphose.

« Anima » est un paysage en mouvement qui bouscule constamment notre regard. Le dispositif est accompagné par la musique hypnotique de Chloé Thévenin qui s'enroule autour de nos oreilles comme une danse ancestrale. On aimerait presque danser devant les palmes qui brûlent sur les écrans qui s'animent devant nous, même si danser au milieu des paysages en feu risquerait de devenir inconvenant pour nos amis les animaux et les étoiles. Castellucci parle de la *curvatura dello sguardo* (la courbure du regard) : la scène regarde aussi le spectateur qui la scrute. Car le plaisir est ici de se laisser rêver dans les images (ou la musique), d'interroger son regard en découvrant de nouveaux détails (un mur-écran se met à fondre, il est envahi par l'eau qui chasse organiquement l'image photographiée), la réalité de ce qu'on croyait avoir compris se disloque sous nos yeux ravis. Comment donner l'idée en

une heure de siècles qui transforment un paysage pour faire d'une palmeraie un paysage blanc et minéral ?

Au moment où l'on s'installe tranquillement dans sa rêverie (on commence à saisir le sens de la performance) apparaît Chloé Moglia – « il suffit de ne pas lâcher » dit-elle – dont la présence humaine, pendue par la main, nous rappelle que nous sommes des êtres suspendus sur cette planète qui dérive dans l'immensité. On songe alors au texte de Jean Genet sur le funambule, on est envahi par une émotion magnifique (sans pathos) et très douce qui se perd dans le ciel avignonnais. Artisanal, sophistiqué, délicat, profond, inquiétant, léger, moderne, ancestral, performant, « Anima » nous laisse sans voix. Les mots ont le terrible défaut de produire immédiatement du sens. Ici l'absence de mots permet de nous plonger dans une émotion profonde, vivante, organique, tandis que l'on regarde la grâce d'un corps suspendu dans le vide, comme s'il savourait son passage sur terre comme on déguste un bonbon. Quand nous sommes subjugués par la beauté d'un paysage, ou d'une oeuvre, nous pouvons atteindre ce que cherchent les artistes : une qualité de temps. La vie nous pénètre avec toute sa beauté. Quelque chose s'ouvre en nous. On est enfin réduit à soi. On est bien, on est lent.

Auteur : Matthieu Mével

Source : <https://www.iogazette.fr/critiques/focus/2022/anima-lame-de-la-beaute/>

Critique IN - ANIMA : rencontre avec la planète

La collection Lambert, un lieu unique dédié à l'art contemporain à Avignon, accueille cette année une installation-performance conçue par Maëlle Poésy et Noémie Goudal. Plutôt que d'un spectacle, il s'agit d'une exposition plastique, une performance à la croisée des arts visuels, musicaux et chorégraphiques qui plonge le spectateur dans un triptyque au cœur de trois écrans sur lesquels défilent des vidéos en constante métamorphose. Inspiré par la paléo climatologie et la notion de "deep time" (temps profond), le dispositif nous montre comment les paysages se modifient sous l'effet du temps, du vent, du feu et de l'eau. Et suspendue dans l'installation, la chorégraphe Chloé Moglia évoque la courte et miraculeuse présence de l'homme dans la longue et tumultueuse histoire de la planète. Les esprits se laissent peu à peu porter par les sons de jungle et d'eau, par la musique électronique, par les images de forêts qui apparaissent et disparaissent, par la performance acrobatique de la chorégraphe ; il s'en dégage une atmosphère immersive et métaphorique qui nous questionne sur le temps géologique de la Terre et résonne évidemment avec nos préoccupations contemporaines sur le climat.

Auteur : Enric Dausset

Source : <http://theatral-magazine.com/en-direct-du-festival-davignon-2022-critique-in-anima-rencontre-avec-la-planete.html>

Le Festival d'Avignon vu de la Belgique

– Suite n°1 : La fin est-elle encore notre commencement ?



Sylvia Botella est journaliste, elle est également la dramaturge du Théâtre National de Bruxelles. Nous lui avons demandé en ce jour de clôture du 76e Festival d'Avignon de nous dresser son bilan personnel. Elle a répondu en deux temps. Voici sa Suite n°1 qui revient sur les spectacles qui ont marqué la première partie du festival.

Le Moine noir / Kirill Serebrennikov

Depuis [Outside](#) (2019), cela faisait longtemps que l'on attendait Kirill Serebrennikov au Festival d'Avignon. La pièce *Le Moine noir*, venant d'une nouvelle – trop ! – méconnue de Anton Tchekov surprend, à la fois tragique et fantastique, énergique et poignante. En quoi cette pièce en 4 actes fascine-t-elle ? Par la capacité de Kirill Serebrennikov d'imposer une logique abstraite qui va en deçà d'une logique narrative, dans des paysages volontairement flottants (notamment les baraquements sont bringuebalants). L'ampleur de la pièce est dans le

vis-à-vis théâtre/image filmée et dans l'assemblage des récits : le drame intimiste de la figure tragique tchékhovienne et l'(auto)portrait (?) de l'artiste en crise. Il y a d'abord, en trois actes, la montée élaborée de la tragédie, celle de d'Andreï Kovrine, un intellectuel russe brillant qui séjourne à la campagne chez Pessotski et sa fille Tania. Ils ont un splendide jardin. Le jeu hallucinant des actrices Viktoria Mirochnichenko et Gabriela Maria Schmeide, et des acteurs Mirco Kreibich, Odin Biron et Filipp Avdeev déchirent le plateau. En interprétant tour à tour les rôles de Kovrine et Katia, iels ont le même souffle textuel, mais l'un.e est l'envers de l'autre. Dans un écheveau relationnel complexe, iels deviennent des fantômes intérieurs qui hantent toutes les strates du récit. Serebrennikov parvient, par la (re)composition entre plusieurs états, plusieurs émotions, à dire tout ce qu'il y a à dire de l'histoire du Moine noir. L'histoire est mise à nu. Puis, la pièce change peu à peu de registre, elle glisse de plus en plus dans le fantastique. On est dans le pic inouï de la haute tragédie dans le quatrième acte. Elle glisse dans le non verbal, le corps. La danse dévoile. Elle abandonne Kovrine de plus en plus dans la folie. À ce titre, on peut regretter la fragilité de la danse qui est précisément le climax réconciliateur, tirant les fils entre la tragédie et le fantastique dans la pièce. Cependant, la pièce se révèle être une étonnante catabase : c'est la descente aux enfers de Kovrine peuplée de moines noirs. Faire face au spectre du Moine noir rodant tout autour, c'est simultanément se confronter à soi, voire à un possible devenir inquiétant de soi et à l'altérité. Que nous raconte en définitive [*Le Moine noir*](#) ? Si ce n'est la terreur de l'artiste d'être enfermé à l'intérieur d'une mort en devenir et l'avoir sans cesse devant lui. C'est l'histoire de Kirill Serebrennikov que l'on entend.

Anima / Noemie Goudal-Maëlle Poésy ... tout cela, en 60 minutes, c'est possible

Il n'y a pas de mot pour décrire ce que l'on éprouve devant l'installation/performance *Anima* de Noémie Goudal et Maëlle Poésy, si ce n'est une tristesse profonde, difficile à contenir devant les images muettes des trois films en plan séquence diffusés sur 3 écrans dans lesquelles les spectateurs/trices sont immergées soutenues par la musique entêtante de Chloé Thévenin.

La première projection retrace le processus de création de l'œuvre *Phoenix* de Noémie Goudal présentée aux Rencontres de la photographie d'Arles. Dans la nuit, une palmeraie est photographiée puis tirée sur des grandes bandes de papier que des technicien.nes juxtaposent. Les images se recomposent constamment. Le cadre est dans le cadre. La dramaturgie agit par addition et/ou sédimentation. Elle n'est pas que plastique, elle signifie : le récit se déverse dans un autre récit. C'est le geste de l'humain.e plein cadre, qui excède les forces géophysiques et altère la terre. L'anthropocène prend tous les écrans. Soudainement, côté jardin, le paysage goutte littéralement. Les couches de papier se déchirent et se soulèvent devant nos yeux, représentant d'une certaine manière toutes les couches qui voilent notre regard. « Regarder ici » est mis à nu devant le réalisme radical de la déliquescence des paysages ! *Anima* rend visibles des choses invisibles. C'est l'anthropologue Michel Descola que l'on entend en filigrane dans [*Anima*](#). La pièce remet en question, de manière littérale, l'opposition culture-nature qui participe à la catastrophe environnementale. Non ! L'humain n'est pas extérieur à la nature. Si nous n'arrivons pas à oublier *Anima*, c'est parce que nous n'arrivons pas oublier le geste saisissant de Chloé Moglia qui crée une pause bouleversante dans le récit par une sorte de danse d'une grâce infinie. Elle s'attrape tout doucement dans le vide, se rattrape cherchant constamment des appuis dans ce qui reste du paysage. « La fin est-elle encore notre commencement ? », semble-t-elle nous demander. Si nous n'arrivons pas à oublier *Anima*, c'est parce qu'elle provoque une inversion tragique et

une vive émotion. Si nous n'arrivons pas à oublier *Anima*, c'est parce que nous n'arrivons pas à applaudir. Si nous n'arrivons pas à oublier *Anima*, c'est parce que nous n'arrivons pas à oublier notre honte face à la terre qui brûle, face aux pluies de feu, d'acier, de cendres. Tout cela en 60 minutes, c'est possible !

One Song / Histoires du Théâtre IV de Miet Warlop ! – On la voit même bouger en musique live

À la lisière du raccord qui réunit art de la performance, installation, concert, sport, les images de *One song* jaillissent dans un espace à la fois performatif et ritualisé. Après Milo Rau, Faustin Linyekula et Angelica Liddell, Miet Warlop poursuit le projet ambitieux de la série *Histoire(s) du théâtre* imaginé par Milo Rau : donner à son histoire du théâtre personnelle une forme visible. Que raconte l'artiste belge ? Sinon l'impression permanente de courir à l'intérieur d'une boucle sans fin, en devenir et de l'avoir sans cesse devant soi ! Miet Warlop signe ici une œuvre lumineuse, répondant d'une certaine manière à sa première pièce *De Sportband / Afgetrainde Klanken* (2005) – requiem pour son frère disparu trop tôt – mais de manière plus apaisée, nimbée d'humour et de grâce. Ici, dans une même quête (impossible ?), les artistes/sportifs doivent fixer tout à la fois – le chant, la musique et l'effort physique –, jouant sur deux lignes parallèles qui se prolongent l'une l'autre : la vie et l'œuvre de l'artiste. Il s'établit entre le performeur chantant et le tapis de course un contact magique. Pareil, entre la violoncelliste et la poutre. Dans le gymnase, on vit plus intensément ! Dans *One Song*, il ne s'agit pas tant de surligner les éléments biographiques que de révéler les points de contacts entre la vie et le travail de l'artiste devant un commentateur et des supporters souvent très dubitatifs. Vie et création se confondent moins qu'elles répondent à des logiques similaires. Les relations humaines se pensent comme les relations artistiques, semble nous dire Miet Warlop. Comment travaille l'artiste ? Que cherche l'artiste ? Miet Warlop fait une magnifique performance de cette *One Song* : *At this very moment / When others are on mute / The grape will burst / Yet grief remains a fruit / Yet grief remains a fruit*. On la voit même bouger en musique live.

All over Nymphéas de Emmanuel Eggermont – Un, deux, trois, bleu. Nous risquons d'être amoureux.ses

La pièce *All Over Nymphéas* continue de nous émerveiller. Tant, elle est à la fois tragique et poétique, géométrique et poignante. Emmanuel Eggermont offre à l'intelligence sensible et à la contemplation des motifs chorégraphiques volontairement abstraits qui étonnamment nous immergent dans les vérités profondes de la vie. L'ampleur de la pièce est dans le vis-à-vis de l'œuvre de Raymund Hoghe – on y reconnaît, entre autres les motifs de sa pièce *36 Avenue Georges Mandel*, hommage splendide rendu à la Callas présentée à l'Église des Célestins au Festival d'Avignon – ; le geste de du dramaturge de Pina Bausch –, ainsi que l'assemblage des récits : le drame intimiste et le devenir de l'artiste. Plusieurs lieux, plusieurs temps, plusieurs récits s'entremêlent dans une même phrase chorégraphique. Présence et absence entrent simultanément en jeu. C'est le chant secret des nymphéas de Monet que les danseurs et les danseuses- magnifiques ! – révèlent dans leurs trajectoires individuelles, laissant de côté tout le superflu pour ouvrir nos yeux plus grands ! Nos larmes coulent, et tout notre corps est parcouru de frissons. Un bonheur inconnu nous enveloppe. C'est peut-être ce qui est le plus bouleversant. Dans *All Over Nymphéas*, la vision est plus large, tout un monde des possibles s'ouvre... il suffit de regarder les danseurs « (re)composer » les lignes du tapis de Nymphéas pour saisir le moment d'éclosion d'un nouveau rapport de

l'artiste à la création. *All over Nymphs* capture la métamorphose de Emmanuel Eggermont sous d'autres horizons.

Ma jeunesse exaltée / Olivier Py - «(...) j'écrirais en lettres de feu sur le manteau d'Arlequin : quelque chose vient ! »

Le plus grand plaisir de la pièce *Ma Jeunesse exaltée* de Olivier Py est le voyage : on se promène dans le récit constitué de sortes de saynètes colorées pour 10 acteurs comme on suit les courses enfiévrées trouées de canulars de Arlequino – flamboyant Bertrand de Roffignac ! -, jeune poète/livreur de pizzas perdu dans la société dérisoire et mercantile. Il livre chaque jour une pizza à un vieux poète – extraordinaire Xavier Gallais ! -. Certes, on y retrouve l'insolence d'Olivier Py (façon *La Servante* créé en 1995), son ampleur : dépasser en dix heures son époque, dialoguer avec d'autres lieux, d'autres temps et d'autres auteurs tels que Rimbaud, Shakespeare, Molière ou Platon. Mais aussi et surtout, on y retrouve son ambition sincère de questionner le devenir de l'artiste (Arlequino, Alcandre), le théâtre (la pièce s'élabore sous nos yeux), la politique (Le Ministre, le conseiller et les coulisses), la religion (l'évêque, sœur Victoire, Jésus), l'amour, la poésie, qui combinés les uns aux autres, donnent lieu à une débordante fable initiatique sur les mensonges et petits arrangements parfois honteux du pouvoir et de l'ambition. Comme toujours chez Olivier Py, tout passe par le rythme effréné, la scénographie mobile, la truculence du costume (mention spéciale aux Ateliers costumes du Théâtre de Liège), le sens du dérisoire, entre œuvre monumentale et cosmogonie miniature. Mais *Ma jeunesse exaltée* rajoute une troublante dimension à son approche de la dérision : la tendresse. Peut-être pour mieux lever les simulacres. À moins que ce soit le profond mystère artistique qui lie l'auteur et metteur en scène aux personnages de Arlequino et Alcandre : un étrange effet de reconnaissance filiale. Se choisir un fils puis se reconnaître comme père ? Peu importe les effets.

Il n'est pas anodin qu'Olivier Py choisisse aujourd'hui de dessiner le portrait d'une jeunesse indomptable car il l'oblige à rendosser le costume de l'artiste pour être dans un rapport plus égalitaire et accueillir « quelque chose qui vient » après avoir été durant 9 + 1 ans le directeur du plus grand festival du monde. Laissons-le avancer vers ce qu'il veut !

Auteur : Sylvia Botella

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/le-festival-davignon-vu-de-la-belgique-suite-n1-la-fin-est-elle-encore-notre-commencement/>

